

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 7

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La Garde suisse Pontificale

(SUITE)

La Garde suisse des temps modernes.

Le 24 mai 1814, Pie VII fit solennellement son retour en Italie; immédiatement, l'ancien colonel Pfyffer est chargé du rassemblement de la Garde suisse.

En novembre, lorsque le Pape fêta dans l'église de St Jean de Latran, la reprise de possession de ses Etats, la Garde suisse était présente encore en petit nombre sans doute, mais cependant déjà en service. Ce fut seulement en 1824 que des pourparlers furent entamés pour le rétablissement complet de la Garde, soit 200 hommes avec les officiers. En considération de hardis ennemis conduits par Carbonari, qui alors s'élevait contre la Papauté, Léon XII aurait même désiré un plus grand nombre de soldats. Toutefois, on ne put accéder à son désir, et la capitulation qui fixait à 200 hommes l'effectif de la Garde, fut ratifiée le 6 septembre 1824 par Léon XII et le 6 janvier 1825 par le gouvernement de Lucerne.

Un calme relatif régna dans les Etats de l'Eglise jusqu'en 1830; Léon XII et Pie VIII, son successeur vécurent des temps de paix et de tranquillité. Après la chute de Charles X, les révolutions éclatèrent. Le règne de Grégoire XVI, élu le 2 février 1831, fut

de nouveau attristé par le soulèvement des villes de Bologne, Pérouse, Foligno, Varni, Urbino, Pesaro, Tano et Sinigaglia. Les Autrichiens occupèrent alors Parme, Modène, Bologne et Ancône. Une nouvelle insurrection ayant éclaté dans les Romagnes, les Français intervinrent et y restèrent jusqu'en 1838.

De nouveaux traités ne pouvant plus être conclus avec les cantons suisses, Grégoire XVI avait accepté, en 1832, une convention avec les colonels de Courten, du Valais, et de Salis Zizers, des Grisons, aux termes de laquelle, ces derniers se chargeaient de la levée de deux régiments étrangers, de 2,000 hommes chacun, et d'une batterie d'artillerie comprenant 160 hommes. Ces régiments furent rapidement fournis avec des officiers et soldats suisses, hollandais, espagnols et belges. Ils occupèrent les légations et les Romagnes jusqu'à ce Grégoire XVI étant mort le 1^{er} juin 1846, Pie IX élu le 16 juin, s'en servit pour faire face à d'autres guerres et révolutions qui troublèrent son règne.

Le 9 septembre 1848, le baron Xavier Meyer de Schauensee fut, sur la présentation du gouvernement de Lucerne, nommé commandant de la Garde. Sous son commandement, cette dernière s'illustra particulièrement d'une façon glorieuse les jours des 15 et 16 novembre 1848. A cette époque, le doux Pie IX était résolument décidé à introduire en Italie toutes les utiles réformes permises dans la politique et rendues nécessaires par les nouvelles conditions des temps modernes. Il instruisit et nomma dans ce

but le ministre papal Pelegrino Rossi. Aussitôt que le parti de la révolution eut vent de l'inclination du Pape à aplanir pacifiquement la chose et apprit la nomination de Rossi à cet effet, il fit perfidement assassiner ce dernier et conduisit le peuple contre le palais pontifical.

Mais la Garde suisse veillait. Le colonel Meyer avec ses officiers, à la tête de ses soldats (il ne disposait en ce moment que de 74 hommes), se préparait à une défense extrême. Intrépidement, ils défendirent les approches du Quirinal où Pie IX séjournait précisément avec le cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat. Mais pourtant, que pouvaient faire 74 hommes, auxquels on avait distribué un fusil et trois cartouches? Le cardinal Antonelli, homme très énergique, donna alors l'ordre de fermer les portes du palais et de se retirer au besoin jusqu'aux appartements privés du Pape en défendant pied à pied le terrain. Fidèles aux anciennes traditions, les Suisses défendirent bravement les entrées du palais, pris d'assaut par la foule et par les soldats du régiment italien *Esperanza*. Les émeutiers qui voulaient forcer Pie IX à d'impossibles concessions, essayèrent, voyant la résistance qui signifiait le refus d'obtempérer à leurs désirs, de mettre le feu au Quirinal. La Garde suisse se partagea; pendant que les uns, au plus grand risque de leur vie, éteignaient le feu mis à toutes les portes du palais, d'autres, de la terrasse, balayaient la place. Le sergent-major Grütter, de Lucerne, fut blessé. Cependant les mutins en nombre se reformaient et bientôt deux canons apparurent

Feuilleton du Pays du dimanche 5

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Tous les rêves de bien-être, échafaudés depuis la veille au soir sur le gain de ce travail qui lui échappait, s'effondraient soudain, le laissant en face de la réalité douloureuse.

Une pluie fine et glacée tombait avec persistance, traversant son vêtement de drap sans chaleur, insuffisant à le protéger contre le froid humide de cette journée, mais il ne la sentait pas. Des pensées confuses s'agitaient en lui et martelaient son cerveau affaibli par les inquiétudes et les privations subies depuis de longs mois.

Et sous l'influence de la fièvre, le malheureux père de famille marchait droit devant

lui, sans plus avoir conscience du chemin qu'il parcourait que des gens indifférents qu'il coudoyait sans les voir.

Longeant la Seine, il regardait machinalement le fleuve qui, sous le ciel gris, prenait un ton d'un vert glauque et triste; toute la flottille parisienne, bateaux-mouches, hirondelles et chalands, glissaient à la surface de l'eau en traçant un sillon aussitôt effacé. Tout à coup, pris de vertige, Pierre dut s'arrêter, ses jambes se dérobaient sous lui, il lui fallut s'appuyer fortement pour ne pas tomber. Le corps inerte, le visage hâve, les prunelles dilatées par la désespérance qui s'emparait de lui, il ne raisonnait plus. Une tentation folle d'en finir avec son existence de miséreux lui montait au cerveau; il ne se sentait plus la force de continuer plus longtemps cette lutte si dure pour la vie.

Entièrement dominé par cette exaltation fiévreuse, il ne songeait ni à sa femme qui l'attendait anxieuse dans sa mansarde, ni à ses enfants dont il devait être le soutien, ni au jugement du Dieu devant lequel il pa-

raitrait pour rendre compte de ses actions en franchissant le seuil de l'éternité: l'eau lui semblait pleine d'attribution: et avant que personne eût pu deviner le sombre drame qui s'agitait en lui, il se pencha sur le bord du parapet et se laissa tomber dans le vide. Un bruit sourd se fit entendre, les eaux s'entr'ouvrirent sous le poids de son corps et se refermèrent aussitôt dans un bouillonnement.

— Au secours! au secours! un homme à l'eau!

Pendant que ce cri, poussé avec force par un gardien de la paix, se répétait par les passants en volant de bouche en bouche, le visage convulsé du bijoutier reparut à la surface du fleuve, s'enfonça de nouveau, reparut encore ainsi que les bras qui s'agitaient désespérément, puis s'enfonça pour ne plus reparaitre.

Des ouvriers, quittant le travail pour prendre le repas du midi, sortaient en foule d'une usine du voisinage; deux d'entre eux se déshabillèrent en toute hâte et se jetèrent à la

sur la place de Monte-Cavallo, ouvrant leur gueule meurtrière contre le Quirinal. « Mort aux Suisses ! A bas les Croates du Vatican ! » sont les cris stridents de la populace.

Une quinzaine d'officiers de la garde civique s'étant introduits dans le Quirinal, reçoivent aussitôt l'ordre d'en sortir. Ils s'y refusèrent, craignant que les Suisses voyant leurs talons, ne leur envoyassent quelques balles. — Je réponds de mes hommes, répondit le colonel Meyer. Donnez-moi votre parole qu'il ne me sera fait aucun mal, et moi même je vous accompagnerai. Cela dit, il suivit ces officiers jusqu'à la fontaine de Monte Cavallo. Là, il fut lâchement abandonné par eux et entouré par le peuple et les soldats armés, qui le couchèrent en joue. — Pour qui es-tu ? Pour le Pape ou pour le peuple ? s'écrièrent-ils. — Je suis pour mon devoir, répondit intrépidement Meyer. Tirez si vous l'osez. J'ai combattu à Vienne. Les insurgés se retirent ; d'autres arrivent, qui placent Meyer de Schauensee devant la bouche d'un canon. — Je reconnais cette pièce ! s'écrie Meyer. C'est le *San Pietro*. Si vous faites feu, l'histoire dira que le 16 novembre, les Romains ont tué l'officier qui reprit avec 25 grenadiers, à Vienne, cette pièce tombée aux mains des Autrichiens. — Meyer recouvra la liberté le soir de ce jour.

Cependant on se bat dans le Quirinal ; les balles arrivent jusqu'à la chambre du Pape ; il y a des morts et des blessés. Une déléguée de l'émeute triomphante, demande à être présentée au Pape. Celui-ci veut éviter à tout prix une plus grande effusion de sang. Mais les Suisses refusent d'abandonner leur poste. « Nous mourrons plutôt que remettre nos armes en d'autres mains que celles de notre Souverain ! » fut la réponse de ces braves. Aussi, comme ils furent profondément affligés, ces vaillants gardes, quand sur l'ordre formel de Pie IX, ils durent remettre entre les mains de la garde civique les postes confiés à leur fidélité. Le licenciement de la Garde fut encore une fois décrété, mais toutefois pour peu de temps.

Le 22 novembre 1847, Pie IX s'enfuit à Gaète. Le 25 avril 1849, le général français Oudinot débarqua à Civita-Vecchia avec trente mille hommes ; l'Autriche, l'Espagne et le roi de Naples concoururent aussi au rétablissement du pouvoir temporel du Pape.

Malgré Manzini, qui avait proclamé, le 6 février 1849, la République à Rome le 12

nage, en plongeant, guidés par les indications du gardien resté sur la berge. Enfin l'un de ces courageux sauveurs réussit à saisir le noyé par les cheveux, et aidé de son camarade ils purent gagner le canot de sauvetage qui, à force de rames, s'avancait vers eux, juste à temps pour recevoir le corps inanimé sous le poids duquel ils se sentaient succomber.

III.

Pour la deuxième fois peut-être, Yvonne, dévorée d'inquiétude pendant la longue absence de son mari, ouvrait la porte de sa mansarde, se penchait sur la cage de l'escalier et prêtait l'oreille, espérant toujours entendre le bruit familier des pas de Pierre, lorsqu'un mouvement inusité dans l'escalier et le son des voix de ceux qui rapportaient le noyé, vinrent la frapper au cœur.

L'ascension de ces cinq étages sur des marches étroites et hautes, fut aussi lente que difficile.

Enfin le convoi s'arrêta sur le palier, à

avril 1850, Pie IX faisait sa rentrée en triomphe, dans son ancienne résidence.

(La fin prochainement.) L. BAUME.

Ce qu'on voit en France

En décembre dernier, à Dompierre, arrondissement de Mirecourt, dans les Vosges, un des plus farouches sectaires du lieu avait donné à ses chevaux des noms vénérés de tous les catholiques : *Sarto*, *Turinaz*, *Foucault* (noms des évêques de Nancy et St Dié) etc. Il avait en outre menacé, une fois la loi de séparation votée, de louer l'église paroissiale pour y loger ses chevaux. Lors de la Fête-Dieu, il longea la procession du Saint-Sacrement avec cheval et voiture au triple galop au risque d'écraser les enfants qui étaient dans le cortège et en chantant à tue-tête.

Or, ce terrible homme, raconte la *Croix* de Paris, vient de voir son écurie complètement vidée en dix jours par la mort de ses six chevaux. Plusieurs vétérinaires n'ont trouvé aucune trace d'épidémie ; de plus les écuries avoisinantes ne sont pas atteintes. Les chevaux sont tombés dans l'espace de quelques heures sans paraître malades.

Ce fait est horrible, mais qu'impressionnante en a été la punition ! Mais que dire de celui rapporté dans la *Croix* du 11 février par Pierre l'Ermite qui a lu... *de ses yeux* lu le récit suivant consigné dans une lettre reçue la veille d'un curé de campagne. Je copie textuellement :

« ... L'agent du f.-c., faisant l'inventaire dans l'église, demanda au prêtre s'il y avait des vases sacrés dans le tabernacle ? Le curé répondit :

— Non... il y a seulement quelques hosties consacrées, enveloppées dans un corporal.

— Qu'appellez-vous « corporal »... ? insiste l'agent.

— C'est un linge fin, pour recevoir les Saintes Espèces.

« Et le receveur inscrivit sur son inventaire :

Linge fin... (batiste probablement) et hosties consacrées... 0 fr. 50. »

Et le village où s'est paisiblement déroulée cette ignominie fut rougi, abreuvé en 1870 du sang des plus ardents chrétiens français !..

l'entrée du couloir. L'un des porteurs se détacha du groupe, se dirigeant vers la porte qu'Yvonne venait de refermer. La jeune femme ouvrant, se trouva en face d'un agent de la sûreté. Il se découvrit :

— Madame Lenorey ?

— Monsieur !..

Instinctivement elle avait joint les mains et demeurait tremblante et sans voix. Sa gorge se refusant à laisser passer un son. Le regard seul interrogeait.

Devant cette femme dont le visage très jeune encore, émacié par les privations, exprimait une si vive anxiété, l'agent s'inclina avec autant de compassion que de respect.

— Il est arrivé malheur à mon mari ?.... articula-t-elle enfin.

— Rassurez-vous et tâchez de vous remettre, madame ; votre mari n'a pas moins besoin de votre courage que de vos soins.

— Qu'y a-t-il ?... dites-le moi, je vous en prie, je veux le savoir.

— Il y a... qu'en s'appuyant sur le para-

C'est tout, mais n'est-ce pas monstrueux ! ? Traiter et mépriser Dieu de la sorte, en vérité, c'est plus que de le haïr.

Judas estimait encore quelque peu Notre Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il le vendit pour 30 deniers — environ 150 frs. de notre monnaie actuelle. L'agent du gouvernement français se contente d'une estimation de 0 fr. 50 y compris le linge fin qui enveloppe les Saintes Espèces.

Nous avons eu en Suisse et dans notre Jura en 1874, (c'est un fait historique) un impie qui demandait à un prêtre arrêté pendant le Kulturkampf portant sur lui la Sainte-Eucharistie : Combien en faudrait-il de ces pains à cacheter pour engraisser un porc ? !

Le malheureux qui proféra cette parole abominable trouva plus tard son chemin de Damas et fit acte de repentance, mourant réconcilié avec Dieu. Il eut pendant quelque temps la haine de Dieu, mais encore une fois cette haine me paraît moins coupable que le mépris qu'on a fait de Lui sur un point de la France. La haine qu'on Lui porte accuse qu'on croit en Lui. En effet, on ne blasphème pas ce qu'on ignore, mais le mépriser comme l'a fait l'agent du fisc français, c'est vouloir l'annihiler et l'outrager dans ce qui constitue sa nature essentielle qui est d'*Être* et de rester toujours l'*Être* par excellence.

En lisant ces lignes écrites sous le poids de l'indignation, nos chers catholiques sauront faire, j'en suis sûr, un acte de réparation et une protestation de fidélité et d'amour envers Notre Seigneur Jésus-Christ.

T. V.

MADELEINE

(Suite et fin.)

III

Les lettres de Paris, néanmoins, continuèrent d'arriver régulièrement.

Chaque semaine, à peu près, on apportait une nouvelle qui allait rejoindre les autres sur la cheminée, où la veuve les empilait sans les ouvrir.

Puis, insensiblement, elles se lassèrent, les pauvres missives, d'être ainsi méprisées, de rester sans réponse. Elles ne vinrent plus qu'à de rares intervalles. Et, enfin,

pet d's quais, M. Lenorey a perdu plante et est tombé à l'eau.

— Oh ! mon Dieu !... interrompit-elle en palissant affreusement.

— On a heureusement pu le retirer presque immédiatement, reprit bien vite l'agent.

Elle tourna vers le messager de cette terrible nouvelle, des yeux dilatés par l'angoisse, et très courageusement :

— Je vous en prie, monsieur, conduisez-moi de suite vers lui, je veux le voir, je veux le sauver ! dit-elle.

— Il est à quelques pas ; votre adresse, trouvée sur une lettre dont votre mari était porteur, nous a permis de vous le ramener. Préparez vite ce qui est nécessaire, on me suit.

En un instant, Yvonne mit au lit l'unique paire de draps de rechange, ralluma le feu, qu'elle venait d'éteindre par économie, et courut à la porte à laquelle arrivait au même instant le lugubre convoi.

(A suivre.)